



**HAL**  
open science

# SERVIUS ET LES MATHEMATICI: EXPLOITATION ET VULGARISATION DE L'ASTROLOGIE DANS LES COMMENTAIRES À VIRGILE \*

Daniel Vallat

► **To cite this version:**

Daniel Vallat. SERVIUS ET LES MATHEMATICI: EXPLOITATION ET VULGARISATION DE L'ASTROLOGIE DANS LES COMMENTAIRES À VIRGILE \*. Alessandro Garcea; Marie-Karine Lhommé; Daniel Vallat. Fragments d'érudition. Servius et le savoir antique, Olms, pp.97-122, 2016, 978-3-487-15433-6. halshs-01756023

**HAL Id: halshs-01756023**

**<https://shs.hal.science/halshs-01756023>**

Submitted on 31 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Daniel VALLAT (Université Lumière – Lyon 2)

**SERVIUS ET LES *MATHEMATICI* :**  
**EXPLOITATION ET VULGARISATION**  
**DE L'ASTROLOGIE**  
**DANS LES COMMENTAIRES À VIRGILE\***

Dans sa biographie de Virgile, Donat précise au IV<sup>e</sup> siècle que le poète s'est intéressé de près à deux sciences : la médecine et la *mathematica*<sup>1</sup>. Le mot est ambigu, et le *ThLL* (8, 472, 70) le comprend, dans cette citation, au sens de « mathématiques » ; mais il est très possible également qu'il renvoie à la *mathesis*, c'est-à-dire à l'astrologie au sens moderne, plus qu'à la science des nombres. Les commentaires virgiliens témoignent d'ailleurs davantage d'une exploitation de l'astrologie que des mathématiques. Dans ce cas, nous aurions ici une attestation de l'intérêt virgilien pour une forme de savoir très particulier, témoignage qui pourrait remonter au début du II<sup>e</sup> siècle, puisque Donat, on le sait, a emprunté l'essentiel de sa biographie à celle composée par Suétone<sup>2</sup>. Si Servius, malgré Donat, n'a pas retenu ces détails pour sa propre version de la vie de Virgile, il note cependant en préface au livre 6 de l'*Énéide* : *multa per altam scientiam philosophorum, theologorum, Aegyptiorum*. Dans ce contexte latin et tardif, le terme *Aegypti* pourrait représenter des résurgences pythagoriciennes, voire des allusions gnostiques, mais aussi l'une des deux « écoles » de l'astrologie dans le monde gréco-romain, avec celle des « Chaldéens », même si ces appellations

---

\* Cet article est dédié à la mémoire de J.-H. ABRY, Maître de conférences à l'université Lyon 3, spécialiste de Manilius décédée en 2008.

<sup>1</sup> *Vie* de Donat, 1 : *Inter cetera studia medicinae quoque ac maxime mathematicae operam dedit*.

<sup>2</sup> Voir par exemple STOK 2010. Cela dit, il faut rester prudent sur ce genre d'affirmation et sur la méthode des biographes – et des commentateurs en général : de simples allusions dans l'œuvre virgilienne à certaines sciences (on en trouve ainsi à la médecine ou à l'astrologie dans les *Géorgiques* 3) leur suffisent pour activer une méthode déductive / inductive parfois suspecte.

ne désignent plus *stricto sensu* une origine géographique, et si une certaine confusion – entrecoupée de subtiles différences – règne entre les deux<sup>3</sup>. Ces deux jugements assez généraux sont sans doute suffisants pour que l'astrologie trouve une place, à côté d'autres formes de savoir, dans l'érudition des commentaires. Une lecture astrologique de l'*Énéide* a même donné lieu à une étude magistrale au XX<sup>e</sup> siècle (Thomas 1981, p. 332-348) : les Anciens, nous le montrerons, n'étaient pas en reste. Mais il ne s'agissait pas alors de décrire un imaginaire, mais bien plutôt d'obéir à une double exigence du commentaire scolaire : expliquer un auteur et transmettre, ce faisant, une culture générale. C'est selon cette distinction que nous procéderons, en cherchant comment, dans les scolies de Servius et du *Servius Danielis*, se construit une vulgarisation de savoirs très spécifiques, et comment l'astrologie a été utilisée à plus ou moins bon escient pour expliquer certains extraits de Virgile.

## 1. Astrologie et culture générale

### 1.1. L'astrologie et le ciel antique

Rappelons brièvement ce qu'est l'astrologie à Rome. Il s'agit d'une doctrine étrangère – ce qui n'est pas problématique en soi, mais s'inscrit dans un cadre global de l'importation à Rome des sciences grecques – transmise probablement par les grands royaumes hellénistiques comme la Syrie des Séleucides ou l'Égypte des Lagides. Elle explique et prédit la vie et le destin des hommes (mais aussi des villes, pays, etc.) par un conditionnement spécifique, en l'occurrence par l'influence des astres (les « planètes »), des points immatériels (dont le principal est « l'horoscope », que nous nommons « ascendant » de nos jours<sup>4</sup>, à savoir le point qui se lève à l'Est au moment de la naissance), des signes du zodiaque et des divers angles (les « aspects ») qui se forment entre planètes, points et signes, que

<sup>3</sup> Voir BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 51-55 ; BAKHOUCHE 2002, p. 5 (*Chaldei = mathematici*) ; la note de JEUNET-MANCY 2012, p. 208 sur *Aegyptiorum* reste prudente sur la question.

<sup>4</sup> Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 86 ; 258 ; *ThlL* 6, 3, 2974 (Haffter) ; Firmicus, *Math.* 2, 19, 2 : *Primus est locus [id est] illa pars, in qua horoscopus est constitutus. In hoc loco uita hominum et spiritus continetur, ex hoc loco totius geniturae fundamenta noscuntur, hic locus ab ea parte, in qua fuerit horoscopus, uires suas per residuas partes xxx extendit. Est autem cardo primus et totius geniturae compago atque substantia.* « Le premier lieu est la partie où se trouve établi l'Horoscope. Dans ce lieu se trouve contenue la vie des hommes, leur souffle vital ; c'est à partir de ce lieu que l'on peut connaître les fondements de la géniture dans sa totalité ; ce lieu étend son pouvoir à partir du degré où se trouve l'Horoscope, sur les trente degrés qui suivent. Il est le premier cardinal, l'armature et la substance de toute la géniture ».

ce soit au moment de la naissance ou à tout moment donné. Il s'agit d'une doctrine à la fois dogmatique et empirique où l'on trouve, selon la brillante formule de Bouché-Leclercq (1899, p. IV-V), « cette association et pénétration réciproque d'éléments hétérogènes, d'une foi qui parle le langage de la science, et d'une science qui ne peut trouver que dans la foi la justification de ses principes ». L'astrologie moderne repose sur les mêmes principes.

Il existe un certain flou dans les dénominations – toutes grecques au demeurant – relevées dans les commentaires virgiliens, qui illustre les approximations de périmètre scientifique entre l'astrologie et ce que nous appelons aujourd'hui l'astronomie. Si l'on emploie pour la première le terme consacré et très générique de *mathesis* (μάθησις « l'instruction, la connaissance » en grec), la dénomination *astrologia* demeure ambiguë (cf. Bakhouché 2002, p. 23-25) : la plupart des occurrences serviennes du mot désignent l'astronomie (cf. *ThL* 2, 0, 965-966, Ihm). Par exemple, chez Servius *Georg.* 1, 229, où un certain Métrodore défend Virgile contre l'accusation d'être *ignarum astrologiae*, il est question du lever de la constellation du Bouvier, qui relève de l'astronomie et non de l'interprétation astrologique ; de même, en *Georg.* 1, 205, les *astrologi* disputent d'un problème de lever des astres (les Chevreux, *Haedi*, sur l'épaule du Cocher) : ce sont donc des astronomes et non des sectateurs de la *mathesis*.

Cependant, des liens étroits unissent astronomie et astrologie ; problèmes de position des astres, de levers et de couchers, de calculs, de signes zodiacaux, de mythes parfois : les périmètres se recoupent en partie<sup>5</sup>. En fait, l'astrologie reprend à l'astronomie toute une série de connaissances qui la concernent directement : si les constellations non zodiacales et les étoiles fixes ne l'intéressent guère, en revanche tout ce qui relève des planètes et des signes du zodiaque est susceptible d'être intégré dans une culture générale commune<sup>6</sup>. Les deux sciences s'intéressent d'ailleurs aux effets des astres sur le monde des hommes : c'est la question des *pronostics*, qui relève de l'astronomie « sérieuse » depuis au moins Aratos de Soles

<sup>5</sup> Firmicus, *Math.* 1, 1, 7 relie d'ailleurs la *mathesis* à l'*astrologia* (*explicaturi enim matheseos atque astrologiae substantiam*).

<sup>6</sup> Par exemple le lever de la planète Mercure (Servius, *Aen.* 1, 301 : *CITVS : cum enim alia signa tarde ad ortus suos recurrant, Mercurius octavo decimo die in ortu suo inuenitur*) ; la position de l'équinoxe de printemps (Servius, *Georg.* 1, 208 : *uernale enim aequinoctium sol in ariete efficit*) et de certains signes (SD, *Aen.* 1, 535 : Scorpion-Balance ; SD, *Georg.* 1, 219 : *cum enim sol in scorpione fuerit, oriente scorpione occidit taurus, in quo uergiliae sunt, id est sexto idus nouembris*).

(III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) et a été diffusée par les diverses traductions latines de cet auteur grec (par Cicéron, Germanicus et Aviénus). On en trouve des éléments dans les *Géorgiques* de Virgile (par exemple *Georg.* 1, 215-286 ; 424-460). C'est ainsi que l'influence de la lune relève des deux sciences (autant que de l'expérience populaire)<sup>7</sup>, de même que celle des comètes :

Servius, *Georg.* 1, 488 : *DIRI COMETAE : crinitae, pessimae, quia sunt et bonae, ut docuimus in Aeneide, factae ex Ioue uel Venere : quam rem plenissime Auienus exsequitur*<sup>8</sup>.

« LES COMÈTES SINISTRES : 'dotées d'une crinière', terribles, parce qu'il y en a aussi de bonnes, comme nous l'avons enseigné sur l'*Énéide*, produites par Jupiter ou Vénus : Aviénus traite ce sujet à fond. »

Le rôle des comètes est ici relié à l'influence bénéfique des planètes Jupiter et Vénus : c'est une notion astrologique, alors que la source citée, Aviénus, traducteur d'Aratos, n'est pas un astrologue, mais évoque nécessairement ce phénomène stellaire<sup>9</sup> dont l'influence sur les hommes était généralement admise dans l'Antiquité<sup>10</sup>.

En bref, malgré des points de convergence et des confusions terminologiques, l'astronomie décrit et l'astrologie interprète<sup>11</sup>, en se basant sur une partie du ciel qu'elle conçoit comme déterminante sur les destinées. Les textes qui nous ont transmis les doctrines astrologiques sont relativement peu nombreux<sup>12</sup> ; ils sont grecs au demeurant, sauf les *Astronomica* de Manilius (poème didactique, I<sup>er</sup> siècle de notre ère) et la *Mathesis* de Firmicus Maternus (traité en prose, IV<sup>e</sup> siècle). Il faut sans doute y ajouter des abrégés qui transmettaient une doctrine simplifiée, capable de véhiculer des notions simples. Des notions astronomiques de base (zodiaque, planètes) se trouvent par exemple dans le *Liber memorialis* d'Ampélius (III<sup>e</sup> siècle), et la vogue qu'a connue l'astrologie, malgré des

<sup>7</sup> SD, *Georg.* 1, 256 : *nam hac re etiam rustici lunae cursum obseruare dicuntur ; melius enim arbores luna decrescente caeduntur.*

<sup>8</sup> Pour Servius et SD, nous suivons le texte de THILO (1881-87), à quelques détails typographiques près ; les diverses traductions sont personnelles, exceptées celles de Firmicus, empruntées (sauf mention contraire) à l'édition de P. MONAT (CUF, 1992-1997).

<sup>9</sup> Un long passage de SD (*Aen.* 10, 272) est d'ailleurs emprunté à Aviénus.

<sup>10</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 357-362 ; voir aussi la discussion de Sénèque, *Nat.* 7 ; Pline l'Ancien, *Nat.* 2, 54-55 ; 91-93.

<sup>11</sup> Isidore de Séville distingue nettement les deux, cf. *Orig.* 3, 27 ; *Diff.* 2, 152. Déjà Fulgence le Mythographe distinguait les deux concepts, *Myth.* 3, 10 (p. 78 Helm).

<sup>12</sup> Voir la liste dans BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. X-XIX, auxquels il faut ajouter les papyrus découverts depuis, voir par exemple NEUGEBAUER-VAN HOESEN 1987<sup>2</sup>.

condamnations sporadiques<sup>13</sup>, ne semble pas s'être démentie dans l'Antiquité : les astrologues faisaient partie du paysage de la divination.

Chez Servius, ils sont parfois appelés « Chaldéens » ou « Égyptiens » (*Aen.* 6, 848 ; *Georg.* 1, 33), mais surtout *mathematici* dans un pluriel générique flou qui ne permet aucune identification de source précise, au même titre que les *theologi* et autres *physici*. À cet égard, l'expression récurrente *secundum mathematicos* est à mettre en parallèle avec les syntagmes du type *secundum physicos / Stoicos / Epicureos / theologos*, etc. : l'astrologie est ainsi clairement présentée comme un type spécialisé d'interprétation du monde, entrant en concurrence avec d'autres conceptions « segmentantes » et en théorie exclusives les unes des autres.

## 1.2. Principes de l'astrologie dans les commentaires virgiliens

L'origine de l'astrologie n'est pas plus explicitée dans les commentaires que par ailleurs. Servius rapporte certes que Prométhée a enseigné l'*astrologia* aux Assyriens<sup>14</sup>, mais le sens du terme n'est pas net ; il est vrai que les Assyriens passaient pour avoir constitué le premier empire des hommes<sup>15</sup>, et que la Chaldée, une des terres d'origine de l'astrologie, faisait partie de cet empire ; aussi le glissement géographique<sup>16</sup> pourrait-il suggérer qu'il est question d'astrologie au sens moderne ; mais le contexte ne permet pas de l'affirmer et sans doute *astrologia* est-il à prendre au sens large de « science du ciel ».

Quant à la perception de l'astrologie comme doctrine, elle se traduit dans la scolie *Aen.* 8, 187 :

Servius, *Aen.* 8, 187 : *cautum enim fuerat et apud Athenienses et apud Romanos, ne quis novas introduceret religiones : unde et Socrates damnatus est et Chaldaei uel Iudaei sunt urbe depulsi.*

« en effet, on avait pris des mesures à Athènes et à Rome pour que personne n'introduise de nouvelles religions : c'est pourquoi Socrate fut condamné, et les Chaldéens ou les Juifs expulsés de la cité. »

Il est intéressant de voir ici les Chaldéens mis sur le même plan que les Juifs ou que Socrate, et leur doctrine classée parmi les *religiones* ; or, il est très probable que ces *Chaldaei* soient précisément les astrologues. Avec un ordre différent, on retrouverait dans cette série d'exemples la tripartition du

<sup>13</sup> Voir par exemple les accusations de Juvénal 3, 42-44 ; 6, 553-581.

<sup>14</sup> Servius, *Ecl.* 6, 42 : *hic primus astrologiam Assyrii indicauit.*

<sup>15</sup> Cf. Denys d'Halicarnasse, *Ant. Rom.* 1, 2 ; Ampélius 10.

<sup>16</sup> Assumé par Cicéron, *Diu.* 1, 1, 2.

savoir prêté à Virgile par Servius dans la préface du livre 6 de l'*Énéide* : *scientiam philosophorum, theologorum, Aegyptiorum* : Socrate correspondant aux philosophes, les Juifs aux *theologi* (?), les Chaldéens aux *Aegyptii* par le biais de l'astrologie. En tout cas, il est intrigant de noter que les connaissances attribuées à Virgile sont toutes d'origine étrangère, tandis que la scolie 8, 187 rappelle l'ancienne méfiance des Romains envers les croyances qu'elles véhiculent. On peut d'ailleurs se demander si elle n'engage pas, à l'époque de Servius, une critique implicite contre le christianisme, autre *noua religio* venue d'Orient.

Il y a donc, comme précisé plus haut, deux terres natales de l'astrologie : l'Égypte et la Chaldée, ce que rappelle Servius au livre 6<sup>17</sup> dans l'ordre sans doute canonique, qu'on retrouve chez Firmicus<sup>18</sup>. Les rares différences entre les deux tiennent – ou tenaient, car la chronologie n'est absolument pas prise en considération – au nombre de signes du zodiaque et à leur étendue :

Servius, *Georg.* 1, 33 : *Aegyptii duodecim esse adserunt signa, Chaldaei uero undecim : nam scorpium et libram unum signum accipiunt, chelae enim scorpii libram faciunt. Iidem Chaldaei nolunt aequales esse partes in omnibus signis, sed pro qualitate sui aliud signum xx, aliud xl habere, cum Aegyptii tricenas esse partes in omnibus uelint.*

« Les Égyptiens affirment qu'il y a douze signes, les Chaldéens onze : car ils envisagent le Scorpion et la Balance comme un seul signe, puisque les pinces du Scorpion forment la Balance. Les mêmes Chaldéens veulent que les signes n'aient pas une étendue égale, mais proportionnelle à leur qualité, les uns de vingt degrés, les autres de quarante, alors que les Égyptiens veulent qu'ils aient tous trente degrés. »

À cette aune, la vulgate astrologique à Rome est plutôt « égyptienne ». De fait, ailleurs dans les commentaires, il ne semble pas que les *Chaldaei* diffèrent des *Aegyptii* sur le plan de la doctrine : nous avons donc là les deux désaccords majeurs entre eux (nombre de signes, étendue), ceux dignes d'être intégrés à une culture générale et à une vulgate qui tend à confondre « Égyptiens » et « Chaldéens ».

Le principe fondamental de la doctrine est également expliqué dans les commentaires à Virgile ; il est question à chaque fois du *fatum*, au sens de « destinée » :

Servius, *Aen.* 4, 519 : *CONSCIA FATI SIDERA : id est planetas, in quibus fatorum ratio continetur.*

« LES ASTRES QUI SAVENT LE DESTIN : à savoir les 'planètes', qui renferment la trame des destinées. »

<sup>17</sup> Servius, *Aen.* 6, 848 : *per astronomiam Aegyptios et Chaldaeos.*

<sup>18</sup> Firmicus, *Math.* 2, *praef.* 3 : *omnia quae de ista arte Aegyptii Babylonique dixerunt...*

SD, *Aen.* 4, 489 : *VERTERE SIDERA RETRO* : (...) *an etiam fata posse mutare, quae secundum mathematicos sideribus gubernantur ? Et multi sidera hic planetas accipiunt, quia reliqua caelo adfixa sunt.*

« FAIRE REBROUSSER LES ÉTOILES : (...) ou pouvoir aussi changer les destins, qui, selon les astrologues, sont gouvernés par les astres ? Et beaucoup comprennent ici 'astres' par 'planètes', parce que les autres étoiles sont fixées dans le ciel. »

C'est donc le principe d'un déterminisme astral, ici réduit à son expression la plus simple, que Servius retient comme constitutif de la *mathesis*<sup>19</sup>, alors que Firmicus, par exemple, le discute longuement dans son premier livre pour définir son degré d'influence : l'érudition fragmentaire se montre plus catégorique que le traité détaillé, car elle ne peut s'embarrasser de détails. La note de SD formule différemment la même idée. Ce sont donc les *planetæ* qui dirigent les destinées, et comme il y a eu une confusion progressive<sup>20</sup> entre, par exemple, *stella Veneris* et *Venus*, on ne sait pas toujours s'il est question de la divinité ou de la planète, d'autant que l'influence de la planète trouve écho dans les attributs traditionnels des divinités. Quand SD précise ainsi que différentes divinités ont une influence bonne ou mauvaise sur les hommes, chacune dans un domaine délimité<sup>21</sup>, il recycle des éléments propres aux *theologi*, mais n'est guère éloigné des préceptes astrologiques – à ceci près qu'il n'est pas question de planètes et qu'il évoque des divinités n'ayant pas de planète propre, comme Cérès ou Junon. De même, lorsque Servius aborde l'influence des dieux du ciel (par opposition à ceux des Enfers) sur les hommes, il fait appel aux *physici*, ceux qui scrutent la nature et les corps pour les expliquer :

Servius, *Aen.* 11, 51 : *superis autem debemus omnia donec uiuimus, ideo quia, ut dicunt physici, cum nasci coeperimus, sortimur a Sole spiritum, a Luna corpus, a Marte sanguinem, a Mercurio ingenium, a Ioue honorum desiderium, a Venere cupiditates, a Saturno humorem : quae omnia singulis reddere uidentur extincti.*

« nous devons tout aux dieux du ciel, tant que nous vivons, parce que, comme le disent les physiciens, dès que nous naissons, nous obtenons du Soleil notre esprit, de la Lune notre corps, de Mars notre sang, de Mercure notre intelligence, de Jupiter le goût des honneurs, de Vénus nos désirs, de Saturne nos fluides : c'est tout cela que les morts semblent rendre à chaque divinité. »

L'influence des dieux sur le physique et le moral des individus est ici clairement explicitée : c'est une influence concrète sur le corps – peut-être

<sup>19</sup> Voir aussi Servius, *Aen.* 6, 511 : *secundum mathematicos qui dicunt etiam inimicitias ex fato descendere.*

<sup>20</sup> Voir BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 68.

<sup>21</sup> SD, *Aen.* 3, 139 : *quidam dicunt diuersis numinibus uel bene uel male faciendi potestatem dicatam, ut Veneri coniugia, Cereri diuortia, Iunoni procreationem liberorum, sterilitatem horum tam Saturno quam Lunae ; hanc enim sicut Saturnum orbandi potestatem habere.*

dans une optique néo-platonicienne<sup>22</sup>. Or ces *physici* précisent « au moment de la naissance », ce qui évoque nécessairement le grand principe astrologique de la géniture. Les influences ici présentes ne sont d'ailleurs pas sans en rappeler d'autres, plus astrologiques, d'autant que les divinités évoquées sont précisément celles qui ont une planète. La différence tient à une répartition étrangère à celle qui, en astrologie, attribue à chaque planète, signe ou maison une partie du corps<sup>23</sup>. Mais il y a dans cette scolie des recouvrements troublants entre la *physica ratio* et l'astrologie (opposées par exemple en *Aen.* 10, 18). De même, Servius aperçoit des liens entre philosophie (néo-platonicienne) et astrologie :

Servius, *Aen.* 6, 714 : [...] *Docent autem philosophi, anima descendens quid per singulos circulos perdat : unde etiam mathematici fingunt quod singulorum numinum potestatibus corpus et anima nostra conexa sunt ea ratione, quia cum descendunt animae trahunt secum torporem Saturni, Martis iracundiam, libidinem Veneris, Mercurii lucri cupiditatem, Iouis regni desiderium : quae res faciunt perturbationem animabus, ne possint uti uigore suo et uiribus propriis.*

« Les philosophes enseignent ce que perd l'âme en descendant à travers chaque cercle : c'est de là aussi que les astrologues imaginent que notre corps et notre âme sont reliés au pouvoir de chaque divinité, selon ce principe : en descendant les âmes entraînent avec elles la torpeur de Saturne, la colère de Mars, le désir de Vénus, l'amour du gain de Mercure, la volonté de régner de Jupiter ; voilà ce qui perturbent les âmes, au point qu'elles ne puissent profiter de leur vigueur ni de leurs propres forces. »

La formulation *unde etiam mathematici fingunt* marque de la part de Servius une distanciation à travers le verbe *fingunt* « imaginent », ainsi qu'une analyse épistémologique qui subordonne les *mathematici* aux *philosophi*, en une sorte de parasitage doctrinal – qui marque peut-être une forme d'éclectisme – pour ne pas dire de fourre-tout idéologique, typiquement tardif<sup>24</sup>. En tout cas, il est certes ici question des *numina*, mais les divinités citées ainsi que la présence des *mathematici* renvoient aux planètes et aux fondements des doctrines astrologiques.

### 1.3. Les signes et les planètes

Ce sont donc les planètes, avec les signes du zodiaque, qui jouent un rôle primordial dans l'astrologie. Sur les signes, les scolies sont relativement discrètes, alors qu'ils appartiennent au fonds commun de l'astrologie et de

<sup>22</sup> Présentation différente en Servius, *Aen.* 3, 607, où les *physici* lient les parties du corps à des *numina* secondaires et allégoriques, comme *Genius, Fides, Misericordia*.

<sup>23</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 517-542, en particulier 533-534 ; BAKHOUCHE 2002, p. 79-90 ; Firmicus, *Math.* 2, 24.

<sup>24</sup> Voir la note 539 de JEUNET-MANCY 2012 et les références citées.

l'astronomie. On retrouve, sporadiquement, la question de la Balance et du Scorpion abordée plus haut<sup>25</sup>, ou une précision sur la nature double du signe des Poissons<sup>26</sup>. Mais c'est surtout la question de la domiciliation des planètes qui se trouve détaillée :

Servius, *Georg.* 1, 33 : *sciendum deinde est uoluisse maiores in his signis esse deorum domicilia. Et Solis est leo, Lunae uero cancer, ceterorum uero quinque planetarum bina sunt signa, prout se ratio siderum sequitur. Nam primus circulus a terra Lunae est, secundus Mercurii, tertius Veneris, quartus Solis, quintus Martis, sextus Iouis, Saturni ultimus. Sed remotis Sole et Luna, quorum sunt domicilia leo et cancer, hi quinque ordine, quo eorum sunt circuli, bina possident signa, unum a sequentibus et unum a superioribus : ut Mercurii sint uirgo et gemini, Veneris libra et taurus, Martis scorpium et aries, Iouis sagittarius et pisces, Saturni capricornus et aquarius.*

« Il faut enfin savoir que les anciens ont voulu que les domiciles des dieux soient dans ces signes. Et le Lion est celui du Soleil, le Cancer celui de la Lune, mais les cinq autres planètes ont deux signes chacune, dans l'ordre astral qui est le leur. Car le premier cercle depuis la terre est celui de la Lune, le second celui de Mercure, le troisième celui de Vénus, la quatrième celui du Soleil, le cinquième celui de Mars, le sixième celui de Jupiter, le dernier celui de Saturne. Mais une fois écartés le Soleil et la Lune, dont les domiciles sont le Lion et le Cancer, les cinq autres maîtrisent deux signes dans l'ordre de leur cercle, un parmi ceux qui suivent et un parmi ceux qui précèdent [la Lune et le Soleil] : à Mercure, la Vierge et les Gémeaux, à Vénus la Balance et le Taureau, à Mars le Scorpion et le Bélier, à Jupiter le Sagittaire et les Poissons, à Saturne le Capricorne et le Verseau. »

Servius reprend ici la stricte orthodoxie astrologique – avec un ordre des planètes selon les Chaldéens<sup>27</sup> – qui confère à telle planète la maîtrise de tel signe<sup>28</sup> :

<sup>25</sup> Cf. SD, *Aen.* 1, 535 : *quia et scorpionem tamquam ultorem pudicitiae Diana inter sidera collocauit : cuius chelae amputatae aliud signum fecerunt ; nam ipsae sunt libra ;* Servius, *Georg.* 1, 33 : *modo ergo secundum Chaldaeos locutus est, dicens posse eum habere locum inter scorpionem et uirginem ; nam Erigone ipsa est uirgo ;* *Georg.* 1, 35 : *IVSTA PLVS PARTE : secundum Chaldaeos, qui scorpionem dicunt spatium duorum signorum tenere.* Voir cependant BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 141, pour qui la Balance est une création de l'époque impériale.

<sup>26</sup> Servius, *Georg.* 4, 234 : *australem pisces significat, qui aquarii undam ore suscipit – unde etiam 'aquosi' addidit.*

<sup>27</sup> BAKHOUCHE 2002, p. 15-16, mais voir aussi les détails et les réserves de BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 106-109.

<sup>28</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 182-192 ; Firmicus, *Math.* 2, 2 ; Manilius 2, 433-447.

Saturne	Jupiter	Mars	Vénus	Mercure	<b>Lune</b>	<b>Soleil</b>	Mercure	Vénus	Mars	Jupiter	Saturne
Verseau	Poissons	Bélier	Taureau	Gémeaux	<b>Cancer</b>	<b>Lion</b>	Vierge	Balance	Scorpion	Sagittaire	Capricorne

Cette liste qui organise les domiciles autour d'un axe central non saisonnier, formé par le couple Lune-Soleil est absente chez Firmicus, et peut être issue d'un résumé de traité astrologique (elle n'existe pas, par exemple, dans un manuel avec des notions d'astronomie comme celui d'Ampélius)<sup>29</sup>.

Le même passage des *Géorgiques* – celui où César-Octave<sup>30</sup> prend sa place au ciel entre la Vierge et le Scorpion – permet de redéfinir la domiciliation de Mars et d'opposer sa définition astrologique à celle du calendrier saisonnier :

Servius, *Georg.* 1, 35 : *ARDENS SCORPIVS* : 'ardens' ad illud refertur, quia Martis est domicilium : nam scorpium tempus frigidum est, quippe cuius nouember est mensis.

« LE SCORPION BRÛLANT : 'brûlant' parce que c'est le domicile de Mars ; de fait, l'époque du Scorpion est froide, puisque c'est le mois de novembre. »

C'est ainsi que la *mathesis* résout une difficulté sémantique chez Virgile.

Quant aux planètes proprement dites, elles possèdent des caractéristiques spécifiques, et se répartissent d'abord entre planètes « bénéfiques » et planètes « maléfiques » :

Servius, *Georg.* 1, 335 : *CAELI MENSES* : id est duodecim signa, quibus menses agnoscimus. *ET SIDERA SERVA* : uel tempestates uel planetarum motus. Sciendum autem, ut diximus, de planetis quinque duos esse noxios, Martem et Saturnum ; duos bonos, Iouem et Venerem ; Mercurius uero talis est, qualis ille cui iungitur : unde etiam fingitur minister deorum, quod eorum obtemperat potestati.

« LES MOIS DU CIEL : c'est-à-dire les douze signes, par lesquels nous reconnaissons les mois. *ET OBSERVE LES ASTRES* : les saisons ou les mouvements des astres. Il faut savoir, comme nous l'avons dit, que, parmi les cinq planètes, deux sont nocives – Mars et

<sup>29</sup> Cet ordre peut aussi décrire une représentation graphique, comme celle de la tablette de Grand, où l'on voit les figures du Soleil et de la Lune au centre d'un zodiaque, cf. ABRY, BUISSON 1993.

<sup>30</sup> Sur la géniture d'Octave ou son utilisation de l'astrologie, cf. ABRY 1988.

Saturne – et deux sont bonnes – Jupiter et Vénus ; Mercure est identique à celle à laquelle il est joint : c'est pourquoi aussi on l'imagine en serviteur des dieux, parce qu'il se soumet à leur influence. »

Sont ainsi opposées les planètes « nocives », Mars et Saturne, et les planètes « bonnes », Vénus et Jupiter<sup>31</sup> ; Mercure n'a pas de statut propre, mais renforce l'influence de la planète qu'il côtoie<sup>32</sup>. On notera que le Soleil et la Lune sont absents de cette classification, sans doute en raison de leur particularité : bien que considérés comme « planètes », ils sont à part en tant que « lumineux ». Par ailleurs, la question des génitures diurnes ou nocturnes, qui inversent la signification des planètes, n'est pas prise en compte<sup>33</sup>. Les comètes, considérées comme issues d'une de ces planètes, auront les mêmes caractéristiques<sup>34</sup>. Au détour d'un vers où Virgile parle du *Mineruae sidus*, Servius aborde même le problème des divinités qui n'ont pas de planètes, et rattache en particulier Minerve à la maîtrise du Bélier (comme Mars – ce sont deux divinités guerrières) :

Servius, *Aen.* 11, 259 : *haec autem numina quae inter sidera non uidemus, licet sua signa propria non habeant, cum aliis potestate sunt permixta. Vt ophiuchus ipse est Aesculapius, gemini Apollinis et Herculis esse dicuntur, sic Mineruae aries esse dinoscitur.*

« quant à ces divinités que nous ne voyons pas parmi les constellations, bien qu'elles n'aient pas de signe propre, elles se retrouvent mêlées aux autres par leur pouvoir. De même que le Serpente est précisément Esculape et que, dit-on, les Gémeaux sont sous l'influence d'Apollon et Hercule, de même on reconnaît à Minerve la maîtrise du Bélier<sup>35</sup>. »

Quelques planètes sont davantage détaillées. On n'a guère plus de précision sur Vénus, sinon qu'elle tempère par ses *radii* les planètes funestes<sup>36</sup> ; le terme *radii* désigne l'influence de la planète, et évoque en creux une question technique essentielle en astrologie, et pourtant quasiment

<sup>31</sup> Firmicus, *Math.* 3, *passim* ; BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 101. Voir aussi FLAMANT 1983.

<sup>32</sup> Firmicus, *Math.* 3, 7, 28 : *Sed quia diximus Mercurium omnibus se facili ratione coniungere et esse cum bonis bonum, cum malis malum...* « Mais, parce que nous avons dit que Mercure s'unit à tous par un rayonnement adapté, et qu'il est bon avec les bons, mauvais avec les mauvais... ».

<sup>33</sup> Voir par exemple les effets néfastes de la « bonne » Vénus, planète nocturne, en géniture diurne dans Firmicus, *Math.* 3, 6, 4.

<sup>34</sup> Servius, *Aen.* 10, 272 : *item hoc quoque commemorat, cometas fieri de planetis quinque, unde interdum bonum, interdum pessima significant. Nam si de Venere aut Ioue fiant, optima praenuntiant ; si de Marte aut de Saturno, deteriora : nam Mercurialis semper talis est, qualis ille cui cohaeret ; unde et minister deorum fingitur.*

<sup>35</sup> Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 132, n. 2.

<sup>36</sup> Servius, *Aen.* 2, 622. La note sur *Aen.* 8, 590 sur les étoiles de Vénus relève de l'astronomie.

absente des commentaires virgiliens : les aspects, c'est-à-dire les angles que les planètes ou les points forment entre eux. Comme pour les planètes, il y en a de bons et de mauvais ; les *radii* de Vénus semblent ici faire référence à des aspects bénéfiques comme le trigone (120°) ou le sextile (60°)<sup>37</sup>. Mais Servius reste dans l'implicite, et, s'il reprend des termes consacrés, il ne détaille pas les sous-entendus.

Sur Mars, nous n'avons que deux scolies qui assignent également à cette planète la tutelle d'Hercule<sup>38</sup>, et une troisième qui rappelle son pouvoir nocif (voir *Georg.* 1, 335). Pour Jupiter, les scolies reviennent sur son pouvoir bénéfique<sup>39</sup> :

Servius, *Aen.* 10, 18 : [...] *quia bona Iouis irradiatio honores hominibus tribuit.*

« [...] parce qu'un bon aspect de Jupiter accorde les honneurs aux hommes. »

SD, *Aen.* 2, 690 : [...] *aut secundum mathematicos, quod quidquid Iuppiter irradiaverit felix facit.*

« [...] ou selon les astrologues, parce que Jupiter rend prospère tout ce qu'il touche de son rayonnement. »

Saturne est finalement la planète la plus présente dans le commentaire. Servius rappelle ainsi son caractère dangereux, puisqu'elle est mise au rang des *anaeretici* :

Servius, *Aen.* 4, 610 : *aut certe ἀνααιρετικοῦς dicit, id est Martem et Saturnum, qui intercidunt uitae rationem, si radiis suis ortum geniturae pulsauerint.*

« [...] ou plutôt il désigne les planètes maléfiques, à savoir Mars et Saturne, qui mettent fin à la vie, si elles frappent l'ascendant de leur rayonnement. »

Dérivé du verbe grec ἀναίρω qui signifie « tuer », l'adjectif décrit sans détour l'influence de Saturne, pôle majeur de la structuration *maléfiques / bénéfiques* des planètes en astrologie. Planète la plus lente du ciel antique, puisqu'elle met trente ans à parcourir le zodiaque, qu'elle est rétrograde

<sup>37</sup> Firmicus, *Math.* 2, 23, 3-4. Voir par exemple les effets du trigone Saturne-Vénus en Firmicus, *Math.* 6, 3, 11 ; du trigone Mars-Vénus en 6, 5, 3 ; sur les sextiles en général : 6, 21.

<sup>38</sup> Servius, *Aen.* 8, 275 : *alii 'communem deum' ideo dictum uolunt, quia secundum pontificalem ritum idem est Hercules, qui et Mars : nam et stellam unam habere dicuntur, et nouimus Martem communem dici : Cicero « Martemque communem », Vergilius « et dis communibus aras ». Item paulo post dat salios Herculi, quos Martis esse non dubium est ; SD, *Aen.* 8, 285 : *sunt autem salii Martis et Herculis, quoniam Chaldaei stellam Martis Herculeam dicunt : quos Varro sequitur ;* on voit que seul SD évoque ici l'astrologie, tandis que Servius se réfère à une tradition romaine. Cf. Hygin, *Astr.* 2, 42, 3 ; Pline l'Ancien, *Nat.* 2, 34 ; Macrobe, *Sat.* 3, 12, 6.*

<sup>39</sup> Voir aussi Firmicus, *Math.* 2, 13, 6 ; 3, 3 ; Pline l'Ancien, *Nat.* 2, 35.

(vue depuis la terre, elle semble revenir sur ses pas)<sup>40</sup>, et que trois cycles de Saturne déterminent la vie humaine<sup>41</sup>, elle provoque selon le signe où elle se trouve divers phénomènes météorologiques : des pluies diluviennes dans le Capricorne, de la grêle dans le Scorpion, ailleurs de la foudre ou des vents<sup>42</sup>. Servius semble d'ailleurs en parler de manière assez théorique, sans préciser ou réaliser que, Saturne restant deux ou trois ans dans chaque signe, les phénomènes devraient durer autant de temps à chaque fois.

Le *Servius Danielis* propose par ailleurs une explication fort intéressante de l'adjectif *Saturnius* :

SD, *Aen.* 4, 92 : *SATVRNIA : ubi nocituram Iunonem poeta uult ostendere Saturniam dicit ; scit enim Saturni stellam nocendi facultatem habere.*

« SATURNIENNE : lorsque le poète veut montrer que Junon va nuire, il l'appelle 'Saturnienne' ; en effet, il sait que l'étoile de Saturne a la faculté de nuire. »

Par deux autres fois, SD relie l'adjectif *Saturnius* à l'aspect « cruel » ou « néfaste » de Junon ou Jupiter, quand ce mot les qualifie<sup>43</sup> ; mais ce n'est qu'ici qu'il donne une explication : il ne puise pas dans la mythologie des divinités, mais dans la caractérisation astrologique de la planète. L'explication retenue n'est pas la plus évidente (la filiation de Jupiter ou Junon), mais celle qui relève de la *mathesis*. Cette interprétation met en jeu un système de connotations onomastiques<sup>44</sup> : elle puise dans une connaissance supposée de Virgile – et écarte au passage une autre connotation de l'adjectif, celle de l'abondance et de l'âge d'or, qu'on trouve par exemple dans la description de l'Italie, *Saturnia tellus* (*Georg.* 2, 173).

<sup>40</sup> Servius, *Georg.* 1, 336 : *ostenderet, Saturnum bis ad unumquodque signum reuerti : quod alii planetae minime faciunt ; solus enim est qui et longius a sole discedat et bis ad unumquodque signum recurrat ; 2, 406 : alii uero dicunt Saturnum in progressu nihil nocere, cum retrogradus est, esse periculosum.*

<sup>41</sup> Servius, *Aen.* 4, 653 : *fato, cui nonaginta anni, hoc est tres Saturni cursus, exitium creant, nisi forte aliarum stellarum benignitas etiam tertium eius superet cursum.* Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 412, n. 2.

<sup>42</sup> Servius, *Georg.* 1, 336 : *hic autem in capricorno facit grauissimas pluuias, et praecipue in Italia : unde et Horatius ait « seu tyrannus Hesperiae capricornus undae » : in scorpio grandines, item in alio fulmina, in alio uentos.* Cf. aussi Pline l'Ancien, *Nat.* 2, 106.

<sup>43</sup> SD, *Aen.* 1, 23 : *'Saturnia' autem nomen quasi ad crudelitatem aptum posuit ; Vergilius enim ubicumque Ioui uel Iunoni Saturni nomen adiungit, causas eis crudelitatis adnectit ; SD, Aen. 4, 372 : ut supra dictum est, ubicumque infestos uult ostendere uel Iunonem uel Iouem, Saturnios appellat.*

<sup>44</sup> Cf. VALLAT 2008, p. 305-310.

## 2. Interprétations astrologiques de Virgile

### 2.1. Interprétations mineures

Le dernier exemple cité, celui de *Saturnius*, nous entraîne vers les interprétations astrologiques mineures de Virgile – par « mineures », nous entendons limitées. De fait, même si l'explication de *Saturnius* par le rôle de la planète Saturne est cohérente avec la doctrine astrologique, elle l'est beaucoup moins une fois mise en contexte : Junon n'a pas de planète propre, et la planète de Jupiter est bénéfique par nature<sup>45</sup>. L'interprétation de *Saturnius* s'appuie donc sur des connaissances en astrologie, mais sa portée est des plus limitées. Mêmes réserves sur le rôle de Vénus :

Servius, *Aen.* 2, 622 : *APPARENT DIRAE FACIES : secundum mathesin post abscessum Veneris dira dicit apparuisse numina, cuius praesentis radii interuenientes anaereticos temperant.*

« APPARAISSENT DES FORMES TERRIBLES : c'est selon l'astrologie qu'il dit que 'des formes terribles apparaissent' après le retrait de Vénus, dont l'influence, quand elle est présente, tempère les planètes maléfiques. »

Il s'agit du moment où Vénus se retire après avoir convaincu son fils de fuir Troie en train d'être détruite par les dieux : « apparaissent des formes terribles, les puissances souveraines des dieux, ennemies de Troie » (*Aen.* 2, 622-623). La scolie s'appuie là encore sur des données astrologiques qui, en effet, accordent à la planète Vénus un rôle modérateur des planètes maléfiques (voir *supra*, n. 36) – les *anaeretici* ici présents. Mais ces dernières, en astrologie, sont Mars et Saturne. Or, dans le texte virgilien, les divinités s'en prenant à Troie ne sont ni Mars ni Saturne, mais Neptune, Junon, Minerve (dont aucune n'a de planète ni de signe dans l'Antiquité), ou même Jupiter, à l'encontre de son rôle bénéfique en *mathesis*. Nous avons donc l'application d'un savoir astrologique à une situation qui ne relève pas de l'astrologie, mais de l'épopée littéraire : au mieux, on parlera d'allusion (cf. Vallat 2013), au pire, de problème méthodologique, puisque l'interprétation astrologique s'appuie sur un point commun – en l'occurrence « Vénus » – mais le détourne sans prendre en compte les risques d'incohérence. Sa portée est donc doublement limitée : d'abord par une forme de savoir assez superficiel, puis par une application qui ne peut être que partielle.

---

<sup>45</sup> Au demeurant, la conjonction Jupiter – Saturne n'est pas particulièrement mauvaise, cf. Firmicus, *Math.* 6, 22, 2-3.

Le problème de décrochage du contexte est encore plus net en *Aen.* 4, 610, à propos des « dieux d'Élissa qui meurt » invoqués par Didon avant son suicide ; il peut selon Servius s'agir des Mânes, ou bien :

Servius, *Aen.* 4, 610 : *aut certe ἀναρπετικοῦς dicit, id est Martem et Saturnum, qui intercidunt uitae rationem, si radiis suis ortum geniturae pulsauerint.*

« ou plutôt il désigne les planètes maléfiques, à savoir Mars et Saturne, qui mettent fin à la vie, si elles frappent l'ascendant de leur rayonnement. »

L'influence des deux planètes est cohérente avec le savoir astrologique<sup>46</sup>, mais l'interprétation ne s'impose pas en contexte, où il n'est pas question de ces divinités, mais d'autres qui n'ont rien à voir avec l'astrologie (Junon, Hécate, les Furies). Plus cohérente sans doute serait l'interprétation astrologique de *Aen.* 10, 625, lorsque Jupiter accorde à Junon la survie – provisoire – de Turnus :

Servius, *Aen.* 10, 625 : *nam dicendo 'uacat' ostendit supra hoc breue spatium ulterius bonam stellarum inradiationem Turni fata differre non posse.*

« car en disant 'il m'est possible', il montre qu'au-delà de cette brève durée, la bonne influence des étoiles ne pourra différer davantage le destin de Turnus. »

La *bonam inradiationem* est ici, justement, celle de Jupiter, à la fois locuteur et étoile protectrice.

Finalement, les interprétations astrologiques ne s'imposent que lorsque Virgile lui-même évoque l'astrologie, ce qui est rare, par exemple au début des *Géorgiques*, quand il annonce qu'Octave, au ciel, prendra l'espace qui se trouve entre la Vierge et le Scorpion. C'est à ce propos que nous avons des notes sur l'existence, selon les écoles, du signe de la Balance – au demeurant signe natal d'Octave, né le 23 septembre -63, et de Virgile, né le 15 octobre -70. L'évocation du Scorpion permettrait ainsi à Virgile de faire allusion à l'astrologie « mondiale », c'est-à-dire aux doctrines qui plaçaient les différentes contrées sous la tutelle d'un signe<sup>47</sup> :

SD, *Georg.* 1, 34 : *IAM BRACCHIA CONTRAHIT ARDENS SCORPIOS : ideo Augusto merito iuxta scorpionum locum adsignat, quia sidus hoc supra Romam positum creditur.*

« DÉJÀ LE SCORPION BRÛLANT CONTRACTE SES BRAS : il assigne à juste titre le signe du Scorpion à Auguste, parce qu'on croit que cette constellation est située au-dessus de Rome. »

Au demeurant, les systèmes étaient changeants : depuis au moins Manilius (4, 769-775), Rome est placée sous le signe de la Balance –

<sup>46</sup> La mort revient fréquemment dans les chapitres consacrés aux aspects néfastes de Saturne et Mars, cf. Firmicus, *Math.* 6, 15 & 17.

<sup>47</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 328-332.

symbole de justice (forme de propagande ?) : Servius évoque donc une autre théorie, sans doute plus ancienne et surtout symbolique, attestée chez Paul d'Alexandrie, qui place Rome sous la tutelle du Scorpion : c'est assez logique si l'on se souvient que le Scorpion est le domicile de Mars, divinité tutélaire de la Ville<sup>48</sup>.

Selon Servius, le fait de nommer les deux signes adjacents à la Balance – la Vierge et le Scorpion – permettent à Virgile de caractériser triplement Octave, ainsi situé entre la Sagesse (la Justice, originellement) et la Force :

Servius, *Georg.* 1, 33 : *unde per haec loca siderum Augustum et fortem propter scorpium, id est Martis domicilium, et iustum propter libram et prudentem propter uicinam uirginem, id est Mercurii domicilium, fore significat.*

« C'est pourquoi il indique par ces signes qu'Auguste sera à la fois fort grâce au Scorpion (à savoir le domicile de Mars), juste grâce à la Balance et sage grâce à la Vierge voisine (à savoir le domicile de Mercure). »

Interprétation ingénieuse, courtisane, qui s'appuie là encore sur des notions basiques d'astrologie (domiciles ; valeur générale des signes), mais en partie fautive, car deux signes qui se suivent n'ont pas d'influence entre eux, ni « d'amitiés »<sup>49</sup>. L'orthodoxie astrologique n'admet pas qu'un natif de la Balance subisse l'influence de la Vierge, signe précédent<sup>50</sup>, et du Scorpion, signe subséquent. Il y a dans cette scolie, au profit d'Octave, une forme de capillarité *symbolique* entre signes, qui n'entre pas dans les dogmes astrologiques – mais typique de certaines interprétations littéraires *a uicinitate*<sup>51</sup>.

---

<sup>48</sup> Cf. BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 332 ; 368-369 ; 535 ; BAKHOUCHE 2002, p. 86-87. Cicéron (voir *infra* n. 53) rapporte qu'un astrologue ami de Varron avait établi le thème de Rome, avec, entre autres, la Lune en Balance ; Solin (1, 18) rapporte un thème – astrologiquement impossible à cause de l'écart trop grand entre le Soleil et Vénus-Mercure (cf. Pline l'Ancien, *Nat.* 2, 72-73) – dans lequel Saturne, Vénus, Mars et Mercure étaient en Scorpion et le Soleil en Taureau.

<sup>49</sup> BAKHOUCHE 2002, p. 56 ; Manilius 2, 385-386.

<sup>50</sup> Cela dit, pour Octave, nous avons un cas-limite : c'est justement pendant la journée du 23 septembre que le Soleil quitte d'ordinaire la Vierge pour entrer dans la Balance : une influence de la Vierge est donc possible, mais pas celle du Scorpion.

<sup>51</sup> Cf. Servius, *Aen.* 1, 235 ; 1, 273 ; 1, 292 ; 1, 338 ; 1, 650, etc., et tout le domaine de l'*abusiue* et de l'*usurpatiue* (voir la contribution de S. ROESCH dans le présent volume). Voir aussi BÉJUIS-VALLAT 2009, p. 167-169.

## 2.2. La géniture d'Énée

C'est au livre 1 de l'*Énéide* que se trouvent les deux interprétations astrologiques qui illustrent le mieux les connaissances et les limites des commentateurs en astrologie, à travers des cas finalement assez techniques.

Il s'agit de savoir quelle était la géniture (le thème natal) d'Énée. Qu'on ne s'étonne pas de voir ainsi se reconstituer le ciel natal d'un personnage littéraire – qu'au demeurant on considérerait comme réel : il a existé toute une série de génitures fictives de héros, de villes, etc.<sup>52</sup>. D'après Cicéron, Varron avait ainsi demandé à son ami l'astrologue et haruspice Tarutius de lui établir la géniture de la ville de Rome<sup>53</sup>. Comment faire, alors que la date n'était pas bien fixée ? En s'appuyant sur un principe de *réversibilité* de l'astrologie : si elle permet de déduire le caractère et la destinée d'un individu (ou d'une ville) à partir du ciel de naissance, à l'inverse, on doit pouvoir déduire de la vie d'un individu (ou d'une ville) sa géniture. Firmicus nous livre même le thème natal de notre monde (*Math.* 3, 1).

C'est ce qui s'est passé pour Énée : à partir de son histoire, de l'imagerie plus ou moins scolaire du personnage, enfin et surtout à partir du texte virgilien (ce qui le distingue des autres reconstitutions, qui ne s'appuient pas sur des textes précis), on a tenté de reconstituer son thème. Il s'agit en somme d'une interprétation allégorique inversée : on n'interprète plus le thème selon les principes astrologiques, mais d'après le texte ; le tropisme de l'explication est assez confus, puisqu'on ne sait plus trop, à la lecture des scolies, si Virgile a été fidèle à un thème natal d'Énée existant par ailleurs, ou si son œuvre a servi pour la création de ce même thème. Au fond, le principe exégétique à l'œuvre est le même que celui qui, dans un autre domaine, fait d'Énée un flamme : les commentateurs ne perdent pas une occasion de relier Énée au droit pontifical, pour mieux magnifier l'érudition de Virgile<sup>54</sup>. Bien sûr, selon les passages virgiliens, le thème d'Énée pourrait être à géométrie variable. Toujours est-il qu'au livre 1 de l'*Énéide*, la présence de Vénus, Jupiter et Mercure, à la fois divinités et planètes, ouvraient de grandes possibilités à la *mathesis*.

Commençons par la seconde notice de Servius, la plus courte et la moins problématique. Alors qu'Énée se demande sur quelle terre il a abordé après la tempête, il voit venir à lui une chasserresse sous l'apparence d'une

<sup>52</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 670 ; voir dans Firmicus, *Math.* 6, 30, des indications sur les thèmes de Pâris, Œdipe, Démosthène, Homère, Platon, etc.

<sup>53</sup> Cicéron, *Div.* 1, 47, 98-99 ; Plutarque, *Romul.* 12 ; Solin (1, 18) rapporte un autre thème ; BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 368-669 ; voir aussi ABRY 1996 ; HEILEN 2008.

<sup>54</sup> Voir la contribution de M.-K. LHOMMÉ dans le présent volume.

jeune femme (*uirginis*) – en fait sa mère Vénus qu’il ne reconnaîtra qu’après coup :

Servius, *Aen.* 1, 314 : *et multi uolunt Aeneam in horoscopo Virginem habuisse*<sup>55</sup>. *Bene ergo in media silua uirginis habitu ei Venerem poeta facit occurrere, quia ut supra diximus Venere in Virgine constituta et misericordes procreantur feminae et uiri per mulierem felices futuri, ut probamus in Aenea.*

« Et beaucoup veulent qu’Énée ait eu un ascendant Vierge. C’est donc avec raison que le poète représente Vénus allant à sa rencontre au milieu de la forêt sous l’apparence d’une vierge, parce que, comme nous l’avons dit plus haut, quand Vénus est située en Vierge, les femmes se révèlent compatissantes et les hommes réussiront grâce à une femme, comme nous le vérifions avec Énée. »

L’interprétation astrologique retient ici deux éléments et les combine :

- a) la *uirgo* venant à sa rencontre (par l’Est ? ce n’est pas précisé) est symbolique de la *Virgo* (signe de la Vierge) – qui serait l’ascendant d’Énée ;
- b) Vénus déguisée en *uirgo* et venant auprès d’Énée signifierait que la planète Vénus serait dans le signe de la Vierge, et donc conjointe à l’ascendant, ou du moins en Maison 1.

La locution *multi uolunt* permet à Servius de ne pas assumer pleinement l’interprétation, et de la mettre à distance. La présentation même de la scolie fait de Virgile un adaptateur respectueux du thème d’Énée, alors qu’il est très probable que le texte virgilien ait fourni les éléments techniques ici proposés. Cela dit, ces précisions ne sont pas mal vues, si on les compare aux traités astrologiques.

L’ascendant est dans l’Antiquité l’élément fondamental du thème, avant le signe solaire. Selon Manilius, « la vierge Érigone, qui dirigea dans la justice les premiers siècles, et qui abandonna la terre lorsqu’elle commença à se corrompre, attribue à son lever les hauts sommets de l’autorité suprême, et donnera un garant des lois et du droit sacré, et celui qui honore les saints temples de dieux avec respect »<sup>56</sup>. Firmicus, de son côté, précise entre autres que cet ascendant donne une personne « qui a de nombreux labeurs et de nombreux soucis, mais à qui la divinité prédit toute chose, par les songes ou quelque divination, ou plutôt par des oracles ou des prophéties »<sup>57</sup> ; il rapporte également qu’un Milieu du ciel en Gémeaux,

<sup>55</sup> SD a ici une variante *ibi etiam Venerem habuisse*, sans doute extrait du contexte ou de Servius, *Aen.* 1, 223.

<sup>56</sup> Manilius 4, 542-546 : *Erigone surgens, quae rexit saecula prisca | iustitia rursusque eadem labentia fugit, | alta per imperium tribuit fastigia summum, | rectoremque dabit legum iurisque sacrati | sancta pudicitia diuorum templa colentem.*

<sup>57</sup> Firmicus, *Math.* 5, 1, 16 : *Si in Virgine horoscopus fuerit inuentus, erit multis laboribus et multis sollicitudinibus implicatus, sed cui diuinitas uel per somnium uel aliqua hariolatione, aut certe responsis et sortibus cuncta praedicat.*

indissociable de cet ascendant, garantit une brillante carrière publique ou religieuse, un homme qui honore les religions et les dieux, juste, à qui la plus grande part des citoyens s'efforce d'obéir, tandis que le couchant en Poissons assure de nombreux voyages et une grande renommée<sup>58</sup>. Tous ces éléments conviennent certes au personnage d'Énée – si on laisse de côté les défauts inhérents<sup>59</sup> à cet ascendant<sup>60</sup> – et l'on comprend comment, par un raisonnement inversé, des *mathematici* aient identifié cet ascendant dans le personnage.

Mais ce n'est pas tout : d'après la scolie, Vénus est également située en ascendant Vierge. Firmicus rapporte que cette planète, conjointe à l'ascendant (quel qu'il soit) en géniture nocturne, donne des « prêtres du plus haut rang », « revêtus de pourpre et d'or » (3, 6, 1), ou encore des « gens illustres, couronnés de diadème » (3, 6, 18) : là encore, des éléments qui rappellent le caractère pieux ou royal d'Énée. Quant à la signification précise de la présence de Vénus en Vierge, les sources latines n'en disent rien<sup>61</sup>.

Mais il y a des éléments techniques passés sous silence – ou inconnus : d'abord, l'ascendant Vierge est sous la maîtrise de Mercure<sup>62</sup> : l'absence du dieu dans le texte de Virgile a sans doute écarté ce point ; mais surtout, Vénus en Vierge est en « chute »<sup>63</sup>, c'est-à-dire qu'elle est au minimum de sa puissance : détail problématique qui n'est pas ici pris en compte – et sans doute est-il ignoré.

L'autre notice de Servius qui implique une lecture astrologique du livre 1 de l'*Énéide* est plus complexe ; il s'agit du moment où Vénus vient

---

<sup>58</sup> *Ibid.* 5, 1, 17-18 : *Si in Geminis MC. fuerit inuentum, ex publicis [aut ex] sacris dabit substantiam, sed hoc tunc cum limen fuerit senectutis ingressus. Erit religionum ac deorum cultor, iustus, et cui maxima pars ciuium obtemperare conentur (...). Si in Piscibus occasus fuerit, ibit per multa loca peregrina, multis hominibus notus.*

<sup>59</sup> Voir Firmicus, *Math.* 8, 24, *passim*.

<sup>60</sup> Firmicus donne en *Math.* 8, 24 davantage de détails selon le degré exact de la Vierge où se trouve l'ascendant ; on y retrouve des éléments similaires, et d'autres qui pourraient également s'appliquer à Énée : la grande piété (3°-6° ; 12°) ; la justice et la noblesse (8°) ; la grande noblesse, une femme riche (11°) ; un défaut à la cuisse (15° ; cf. blessure d'Énée au livre 12) ; amitiés des rois et des femmes (18°), etc.

<sup>61</sup> Le passage correspondant de Firmicus est perdu (lacune importante à la fin de *Math.* 5, 4). Voir toutefois *Math.* 3, 6, 13 (Vénus en Maison 6, équivalent symbolique de la Vierge) ; 4, 21, 5-6 ; 2, 19, 13.

<sup>62</sup> Voir les effets dans Firmicus, *Math.* 4, 19, 24.

<sup>63</sup> Cf. Firmicus, *Math.* 2, 3, 5 ; Ptolémée, *Tetr.* 1, 19, 42 ; LE BOEUFFLE 1987, p. 15 (*humilitas*).

trouver Jupiter au ciel et lui demande pourquoi, contrairement à ses promesses, il semble abandonner Énée :

Servius, *Aen.* 1, 223 : *CVM IVPITER AETHERE SVMMO DESPICIENS : Oeconomiam istam secundum mathesis uidetur ordinasse Vergilius ; nam Ioue in altitudine sua posito cum Venere significatur quod per mulierem aliqua felicitas possit euenire. Ergo quoniam Aeneas in partem regni admittetur a Didone per occasionem coniugii, idcirco haec poeta praemisit. Sane et illud animaduertendum quod peritissime dixit tristiolem Venerem fuisse cum Ioue, ex quo significat exitum uxoris infelicem futurum ; nam se utique Dido interemit. Quod autem Mercurium facit a Ioue defluentem ad occasum descendere, id est ad ima terrarum, ostendit amicitias quidem fore, sed minime diuturno tempore permanere. Illud etiam mathematici dicunt Venere in Virgine posita misericordem feminam nasci : atque ideo Vergilius fingit in habitu uirginis uenatricis Venerem occurrisse filio, quod et misericordem postea reginam probauit Aeneas et in uenatione cum ea permixtus est.*

« QUAND JUPITER, REGARDANT DU PLUS HAUT DES CIEUX : il semble que Virgile ait planifié la trame de cet épisode d'après l'astrologie ; car Jupiter placé en exaltation avec Vénus signifie qu'un coup de chance peut survenir grâce à une femme. Donc, puisqu'Énée sera invité par Didon à partager son pouvoir royal en l'épousant, le poète l'a pour cette raison annoncé à l'avance. Et il faut vraiment remarquer qu'il a dit très habilement que Vénus avait été 'fort triste' face à Jupiter : il montre par là que l'épouse aura une fin malheureuse ; car, en fin de compte, Didon s'est suicidée. Et quand il représente Mercure, s'éloignant de Jupiter, en train de descendre vers le couchant, c'est-à-dire à l'extrémité des terres, il montre qu'il y aura certes des sentiments entre eux, mais qu'ils dureront très peu. Les astrologues disent aussi qu'avec Vénus située en Vierge, la femme se révèle compatissante ; et Virgile représente Vénus qui apparaît à son fils en habit de vierge chasseresse parce qu'ensuite Énée a reconnu que la reine était compatissante, et s'est uni à elle lors d'une chasse. »

Les quatre éléments d'interprétation astrologique dans cette scolie, rapportés à un problème d'*oeconomia*, ne sont pas nécessairement cohérents :

- a) *mathematici dicunt Venere in Virgine posita misericordem feminam nasci*

Nous commençons par le dernier, puisqu'il correspond partiellement à la scolie *Aen.* 1, 314 que nous avons détaillée, en affirmant que Vénus se situe en Vierge ; l'interprétation est identique et justifie le renvoi interne *ut supra diximus* de 1, 314. Il s'agit de la signification de Vénus dans ce signe, qui apporterait l'aide de femmes compatissantes – situation illustrée par Didon dans la suite du livre 1.

Notons que, par rapport à 1, 314, il manque un élément fondamental : il n'est plus question d'ascendant. Il pourrait s'agir simplement de la présence de Vénus en Vierge à *ce moment-là* (en transit), et non plus dans le thème natal d'Énée.

- b) *nam Ioue in altitudine sua posito cum Venere significatur quod per mulierem aliqua felicitas possit euenire*

La scolie commence par une précision double, et donc doublement ambiguë dans sa formulation et sa terminologie : la planète Jupiter est en position d'*altitudo*, et se trouve « avec Vénus ». Le premier point (*Ioue in altitudine sua posito*) s'appuie tout naturellement sur le syntagme virgilien *aethere summo* « tout en haut du ciel », et c'est là que le terme *altitudo* pose problème : en astronomie, il désigne pour une planète son apogée<sup>64</sup>, qui ne prête pas à interprétation ; mais en astrologie, c'est un concept différent et spécifique, celui d'« exaltation », c'est-à-dire le signe où la planète atteint le sommet de sa puissance<sup>65</sup> : or, pour Jupiter, son *altitudo* se trouve dans le signe du Cancer (Firmicus, *Math.* 2, 3, 5). L'autre ambiguïté est dans la préposition *cum Venere* « avec Vénus » : s'agit-il d'une conjonction, ou, plus vaguement, d'un autre aspect ? Certes, il pourrait s'agir d'un sextile Jupiter / Cancer – Vénus / Vierge, qui est un aspect positif. Mais si l'on s'en tient à la lettre du texte virgilien, où Vénus se retrouve en présence et même au contact de Jupiter (*Aen.* 1, 256 *oscula libauit*), c'est une conjonction, en Cancer donc, ce qui contredirait la présence de Vénus en Vierge affirmée par la suite<sup>66</sup>.

En tout cas, l'interprétation par la protection d'une femme grâce à ces deux planètes est bien attestée : « cette conjonction les conduit toujours à tous les honneurs d'une bonne renommée, et, des femmes les plus puissantes, ils reçoivent des marques d'honneurs ainsi que le très grand appui de leurs ressources »<sup>67</sup>.

Un autre problème se pose : l'*altitudo* dans sa définition astrologique ne correspond pas au sens du texte virgilien : on s'attendrait plutôt à ce que *aethere summo* désigne le « Milieu du ciel », point à 45° de l'ascendant, qui

<sup>64</sup> LE BOEUFFLE 1987, p. 39.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 40 ; BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 192-199 ; Firmicus, *Math.* 2, 3.

<sup>66</sup> À moins qu'il s'agisse non pas de la Vénus natale, mais d'une Vénus en transit, ce qui n'est pas précisé, au demeurant.

<sup>67</sup> Firmicus, *Math.* 6, 23, 4 : *Sed hos ad omnes glorias bonae famae testimonium semper insinuat, et a potentissimis feminis et honoris insignia et maxima illis conferuntur praesidia facultatum.* Voir aussi 6, 30, 9 : *feminarum praesidio ex ista coniunctione maxima felicitatis insignia conferuntur, aut ex aliquo femineo opere initium felicitatis accipiunt*, « la protection des femmes, qui naît de cette conjonction, fait attribuer les plus grandes marques de félicité, ou bien c'est grâce à une intervention de femme que les natifs trouvent le commencement de la félicité » ; Ptolémée, *Tetr.* 4, 4, 179 : ἐὰν δὲ ὁ τοῦ Διὸς, ἀθλητὰς στεφανηφόρους, τιμῶν καταξιουμένους, ὑπὸ θηλυκῶν προσώπων προβιβαζομένους, « si [Vénus] est bien aspectée par Jupiter, ils donneront des athlètes portant la couronne, des gens jugés dignes des honneurs, des hommes qui avanceront grâce aux femmes » ; 4, 7, 194 : Ζεὺς δὲ καὶ Ἀφροδίτη φιλίας τὰς διὰ θηλυκῶν προσώπων, « Jupiter et Vénus créent des amitiés à travers les femmes ».

correspond à la culmination supérieure de la géniture<sup>68</sup>. Dans ce cas, nous pourrions concilier les points a) et b) avec une conjonction Jupiter – Vénus au Milieu du ciel en Vierge, à condition de ne plus conserver l’hypothèse, présente en *Aen.* 1, 314, d’une Vénus à l’ascendant en Vierge. Apparemment l’emploi du mot, assez confus, est mal maîtrisé.

c) *animaduertendum quod peritissime dixit tristiolem Venerem fuisse cum Ioue, ex quo significat exitum uxoris infelicem futurum ; nam se utique Dido interemit*

Ce troisième élément est encore plus flou : il s’agit de l’interprétation de l’adjectif *tristior* ; chez Virgile, il s’applique à Vénus, « toute triste et les yeux pleins de larmes » qui vient se plaindre à Jupiter du peu de cas qu’il fait de son fils. Dans l’interprétation astrologique, dont ce n’est pas un terme technique<sup>69</sup>, il est relié ici à un cas général : la mort dramatique de l’épouse. Il semblerait donc qu’il désigne une Vénus (planète féminine) mal aspectée, mais on ne sait ni comment ni par qui. Peut-il s’agir de la conjonction Jupiter – Vénus (positive en soi, cf. Firmicus, *Math.* 3, 6, 27 ; 6, 23, 4), ou de Vénus qui serait mal aspectée par Jupiter ? Là encore, le manque de précision porte préjudice à une bonne compréhension du passage ; il faut sans doute écarter la dernière hypothèse, qui ajouterait une contradiction de plus.

Quant à l’interprétation, nous ne l’avons pas trouvée chez Firmicus, qui voit par ailleurs des unions problématiques lorsque Vénus, Jupiter et Mars (ou la Lune) sont en conflit (cf. *Math.* 6, 23, 4 & 10).

d) *Quod autem Mercurium facit a Ioue defluentem ad occasum descendere, id est ad ima terrarum, ostendit amicitias quidem fore, sed minime diuturno tempore permanere*

<sup>68</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 258 ; 281 ; 284 ; LE BOEUFFLE 1987, p. 175 ; Firmicus, *Math.* 2, 19, 11 : *Sed hic locus principalis est et omnium cardinum potestate sublimior. Hic locus a nobis medium caelum, a Graecis μεσουράνημα appellatur ; est enim in media parte totius mundi constitutus. In hoc loco uitam et spiritum, actus etiam omnes, patriam domicilium totamque conuersationem inuenimus, artes etiam et quicquid nobis artium suffragio confertur ; ex hoc loco animi uitia facili ratione perspicimus*, « Il s’agit d’un lieu principal, plus élevé en puissance que tous les cardinaux. Ce lieu est appelé par nous Milieu du Ciel, par les grecs ‘Mesouranèma’ ; il se trouve, en effet, placé dans la partie centrale de l’ensemble du ciel. Dans ce lieu sont la vie et le souffle vital ; nous y trouvons aussi tous les actes, la patrie, le domicile et les lieux de séjour, ainsi que les métiers, et tout ce qui nous est apporté par leur aide ; à partir de ce lieu, nous pouvons facilement apercevoir les vices de l’âme ».

<sup>69</sup> Selon LE BOEUFFLE 1987, p. 263, l’adjectif s’applique au mauvais temps, aux comètes ou à Saturne – pour lequel c’est quasi une épithète de nature.

Après sa réponse rassurante à Vénus, Jupiter envoie Mercure du ciel sur la terre pour aplanir les difficultés qui se dressent devant Énée et les Troyens, et insuffler aux Carthaginois un esprit accueillant (*Aen.* 1, 297-304). L'interprétation astrologique semble ici s'appliquer à un transit de Mercure (*defluentem [...] descendere*), et renforcer l'hypothèse d'un Jupiter en Milieu du ciel. Le problème repose ici sur la précision *ad occasum* glosée *id est ad ima terrarum*, car cette équivalence engage deux notions contradictoires. L'*occasus* est, techniquement, le « couchant », point opposé à l'ascendant<sup>70</sup>, alors qu'*ima terrarum* fait plutôt songer au Fond du ciel<sup>71</sup>, soit la Maison 4 : les deux sont nécessairement séparés de 45° dans la domification fixe en usage dans l'Antiquité, et ne sont donc pas compatibles ; dans le premier cas, Mercure serait, au couchant, en carré (90°) à un Jupiter placé en Milieu du ciel<sup>72</sup>, dans le second cas, il serait en opposition (180°) avec lui. Mais, chez Firmicus (*Math.* 6, 10, 8), rien dans l'analyse du carré ne correspond à l'interprétation ici proposée ; quant à l'opposition (*Math.* 6, 16, 6), elle annonce des révoltes, des conflits, surtout familiaux. Autre configuration possible : si Mercure est au couchant, et si Vénus est à l'ascendant, les deux planètes se trouvent en opposition – mais Firmicus ne donne pas l'interprétation de cet aspect précis<sup>73</sup>.

Mais la question lexicale peut être un faux problème ; on pourrait simplement retenir que Jupiter, chez Virgile, envoie Mercure *ab alto* sur terre : cela pourrait signifier la fin d'une conjonction Jupiter – Mercure,

---

<sup>70</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 258 ; 272 ; 281 ; 283 ; LE BOEUFFLE 1987, p. 201 ; Firmicus, *Math.* 2, 19, 8 : *In hoc loco alius cardo est geniturae ; appellatur autem occasus a nobis, a Graecis uero, sicut superius diximus, Δόσις ; qui cardo est contra horoscopi cardinem positus. Ex hoc loco qualitatem et quantitatem quaeramus nuptiarum. Sed et hic locus uiolenta cum horoscopo societate coniungitur ; de diametro enim ab horoscopo uidetur*, « Dans ce lieu se trouve un autre cardinal du cercle de géniture ; nous l'appelons couchant ; les Grecs le nomment, comme nous l'avons dit plus haut, 'Dysis' ; ce cardinal se trouve exactement opposé au cardinal de l'Horoscope. C'est en ce lieu que nous cherchons la qualité et la quantité des mariages. Ce lieu, lui aussi, est associé à l'Horoscope par un rapport brutal : en effet, il est vu depuis l'Horoscope sous un aspect diamétral ».

<sup>71</sup> BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 258 ; 281 ; 283 ; LE BOEUFFLE 1987, p. 154 ; Firmicus, *Math.* 2, 19, 5 : *Est autem hic geniturae cardo, imum caelum autem ideo dicitur, quod in diametro MC. constituitur. Sed haec locus cum horoscopo maxima societate coniungitur, quia de quadrato horoscopum respicit et per quadratum ab horoscopo uidetur*, « C'est un cardinal du cercle de géniture ; et si on l'appelle Fond du Ciel, c'est qu'il se trouve diamétralement opposé au Milieu du Ciel. Ce lieu est lié à l'Horoscope par une association très forte, car il regarde l'Horoscope en aspect quadrat, et, depuis l'Horoscope, il est vu en aspect quadrat ».

<sup>72</sup> Notons que, selon Ptolémée, le Milieu du ciel révèle, entre autres, les amitiés (cf. BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 503).

<sup>73</sup> Mais cf. *Math.* 3, 7, 14 pour les effets de Mercure au couchant.

avec l'éloignement de la seconde planète, nettement plus rapide. Cette conjonction donne des hommes doués de faconde et très persuasifs (Firmicus, *Math.* 6, 23, 6) : peut-être les *amicitiae* évoquées dans la scolie pourraient-elles être la conséquence de cette éloquence ?

L'ensemble des interprétations astrologiques présentes dans cette scolie ne semble pas faux en soi, mais l'approximation dans le vocabulaire technique (*altitudo*, *occusus* ; absence de dénomination des aspects) et surtout le manque de précision, et même de cohérence entre les quatre éléments, laissent l'impression d'une vraie volonté d'exploiter l'astrologie, mais pas d'une réelle maîtrise de la question.

### Conclusion

D'autres commentaires de poètes ont laissé quelques interprétations astrologiques<sup>74</sup>, avec cette différence que, dans les textes poétiques en cause, il est explicitement question d'astrologie : seul Virgile est l'objet d'interprétations astrologiques qui ne s'imposent pas, mais sont le choix du commentateur – choix souvent multiple, parmi d'autres explications. On perçoit ici une différence entre le commentaire virgilien et les autres : ce n'est pas une différence d'intérêt des exégètes, mais une différence de nature ; si Virgile est le seul poète à motiver des explications astrologiques *sui generis*, c'est parce que son texte constitue le principal support pédagogique scolaire, et qu'il se trouve donc à même de transmettre toute forme de connaissances.

La méthode adoptée n'est pas sans difficulté : on considérerait comme acquis que Virgile fût savant en toutes sciences, et qu'il ait disséminé dans son œuvre des allusions à ces savoirs ; le commentateur scrute donc toutes les occasions de les mettre en valeur, et par-là même de se poser en garant de cet héritage<sup>75</sup>. On s'approche ainsi de la pétition de principe : l'exégète sait déjà plus ou moins ce qu'il cherche, et ne se pose pas de question sur sa méthode. Le principe interprétatif mis en œuvre, on l'a dit, est le même que pour le statut de flamme d'Énée, et l'objectif, identique : découvrir l'enseignement caché de Virgile, d'une part, et de l'autre le transmettre sous forme de culture générale *a minima*, tout en s'arrangeant pour qu'il colle au texte.

---

<sup>74</sup> Voir Ps.-Acron, *Carm.* 2, 17, 19-22 ; Porphyryon, *Carm.* 2, 17, 17 & 22 ; *Adnot. Lucan.* 1, 660 ; *Comm. Lucan.* 1, 660 (et déjà Lucain, *Phars.* 1, 650-660) ; Lactance Placide, *Theb.* 3, 295.

<sup>75</sup> C'est notre thèse dans VALLAT 2013.

En ce qui concerne l'astrologie précisément, sa présence est décelée par un double système de lecture du texte, et impliquée par la présence de divinités *littéraires* : en somme, une construction sur une construction. Les interventions de Vénus et, dans une moindre mesure, de Jupiter dans l'*Énéide* ouvraient un boulevard interprétatif, par la superposition de plusieurs plans de croyance : mythologique, bien sûr, mais aussi astronomique et finalement astrologique ; quant aux détails techniques des *Géorgiques*, ils appelaient des éclaircissements *ad hoc*. Mais il existe différents niveaux de précision astrologiques :

– d'abord ce qui relève à proprement parler d'une culture générale et d'une vulgarisation scientifique : ce sont des connaissances basiques, dans une optique qui conserve encore des liens avec l'astronomie et la mythologie, sur les signes et les planètes, avec leur portée symbolique et leur signification globale. Il n'y a pas d'interprétation de cas précis, mais des « rudiments d'astrologie inconsciente » (Bouché-Leclercq 1899, p. 500, n. 2), c'est-à-dire des éléments qui ne sont pas nécessairement ramenés à des doctrines spécifiques ;

– dans un second niveau, l'exégète livrera un embryon d'interprétation astrologique, mais sans aller au bout des raisonnements et de la logique attendus ; c'est alors qu'on nous apprend que la planète de Vénus, déesse présente dans le texte, tempère les planètes maléfiques – qui en sont absentes *stricto sensu*. Ce savoir, plus technique, puisqu'il met en œuvre les interactions planétaires au cœur de l'astrologie, est conforme à la doctrine, mais, sans être étranger au texte, n'est pas réellement adapté au contexte virgilien, sinon par le biais d'une allusion que Virgile aurait souhaité intégrer ; c'est donc bien, là encore, de la part du commentateur, une volonté de transmettre des bribes de connaissances, *per transitum* ;

– enfin, il y a l'interprétation proprement dite, celle qu'on trouve en *Aen.* 1, 223 et 1, 314, et qui est mise à distance par Servius avec des expressions comme *uidetur*, *mathematici dicunt* ou *multi uolunt*. Il est peu probable qu'elle soit le fait de Servius : il l'a empruntée à la tradition exégétique antérieure, qui, selon la méthode inverse, avait doté Énée d'un thème natal et tenté de l'exploiter. Les détails sont incontestablement plus techniques, et la cohérence *globale* avec la doctrine astrologique indique que des sources précises ont été consultées ; mais des approximations dans la terminologie, un flou certain et des problèmes de contradiction prouvent qu'il s'agit au mieux d'une version abrégée, dont le résumé n'a pas été bien maîtrisé, ou qu'un compilateur a puisé dans des textes astrologiques des éléments d'interprétation qui cadraient avec le texte virgilien sans (pouvoir) prendre en compte des à-côtés techniques qui se contredisaient. L'ensemble

montre la connaissance de certains termes ou concepts (comme l'*altitudo*), mais pas leur maîtrise, et dénonce un amateurisme réel.

Mais ne touche-t-on pas ici à la définition même d'une culture générale et de la vulgarisation d'une doctrine dont le *grammaticus* n'est pas un spécialiste, et dont la maîtrise n'est pas l'objectif ? C'est ainsi que, par une différenciation aléatoire avec l'astronomie et par la volonté de magnifier les connaissances de Virgile, le commentateur donne à l'astrologie une place dans la culture générale scolaire, qu'elle n'était sans doute pas destinée à avoir – quasiment sur le même plan (sans la même fréquence toutefois) que celle des *physici* ou des *philosophi*<sup>76</sup>. Elle a d'ailleurs suivi un destin assez parallèle aux doctrines philosophiques païennes, avec d'abord une suite assez banale d'attractions-répulsions<sup>77</sup>, puis, au Bas-Empire, une condamnation chrétienne, au même titre que toute forme de divination : en 439, le code théodosien réaffirme toute une série de lois promulguées à partir de Constantin (280-337) dans le chapitre 9, 16 (*De maleficis et mathematicis et ceteris similibus*, 12 articles), qui interdisent ces pratiques et prévoient des châtiments sévères, et même capitaux, pour les contrevenants (par exemple 9, 16, 6, loi de 358). C'est dire que l'astrologie, au temps de Servius, n'a plus l'assentiment des autorités officielles : le commentateur, très probablement païen<sup>78</sup>, n'en tient pas compte et fait donc, en un sens, acte de résistance face à la pensée dominante en intégrant des données certes superficielles, mais théoriquement condamnées<sup>79</sup>. Pourtant, l'astrologie n'a pas été par la suite expurgée du commentaire servien par les milieux monastiques qui ont transmis le texte jusqu'aux plus anciens manuscrits disponibles de Servius (du IX<sup>e</sup> siècle) : peut-être était-elle perdue dans la masse des explications ? Ou bien a-t-elle pu aussi intéresser le public médiéval<sup>80</sup>, sous cette forme de culture générale assez inoffensive ?

<sup>76</sup> Voir SETAIOLI 2004 ; DELVIGO 2011a ; VALLAT 2015.

<sup>77</sup> On sait ainsi qu'Auguste y croyait (Suétone, *Aug.* 94), tandis qu'Agrippa faisait chasser les astrologues de Rome (Dion Cassius 49, 4, 3, 5), ou encore que Tibère expulsait les astrologues sans cesser de porter intérêt à leur doctrine (Suétone, *Tib.* 36 & 69). Voir par exemple CRAMER 1951.

<sup>78</sup> Voir en dernier lieu CAMERON 2011 sur cette question, ainsi que l'exposé d'E. JEUNET-MANCY dans le présent volume.

<sup>79</sup> Voir CRAMER 1954. Cela dit, BOUCHÉ-LECLERCQ 1899, p. 569, rappelle qu'« au IV<sup>e</sup> siècle, l'astrologie ne peut plus guère être surveillée, car elle est partout », c'est-à-dire qu'elle a pénétré peu ou prou la plupart des doctrines tardo-antiques. Sur l'attitude ambiguë du christianisme, voir *ibid.*, p. 609-626.

<sup>80</sup> Le *Troisième Mythographe du Vatican*, au XII<sup>e</sup> s., a ainsi repris la note *Aen.* 1, 223 de Servius au chapitre 11, 4.